

tombaient sur nous en fraîche rosée. La soirée avait cette sérénité limpide des soirées de mon pays : les buissons et les rochers se teignaient de ces tons doux et mélancoliques que le soleil épand sur la cime des forêts en automne. Le jour disparaissait derrière les montagnes, tandis qu'à l'Orient l'azur du ciel, devenu plus sombre, commençait à se parsemer d'étoiles. En suivant le sentier du village, je ramassai des branches de myrthes et de lauriers roses, qui croissaient au milieu des rochers, et j'en formai un bouquet, souvenir odorant de cette belle soirée.

A l'entrée de Villacidro, sur un rocher à pic qui domine le chemin, je dis adieu au moine et laissai mon ami aller seul préparer nos chevaux. La lune se levait du côté de la mer, et ses rayons, glissant à travers les échancrures des montagnes, dessinaient à mes pieds des silhouettes bizarres, et dormaient au loin sur les brouillards de la plaine. Un calme profond régnait autour de moi ; aucun bruit du village, endormi sous les orangers, ne troublait les airs silencieux. Tout-à-coup, du milieu d'un bosquet de saules et de grenadiers, ombrageant une source solitaire, s'élevèrent les plaintes sonores des ramiers, qui peuplent les ombrages de la montagne. Ils roucoulèrent quelques instants ; puis, comme un écho affaibli de leurs notes plaintives, un chant lointain se fit entendre. C'était la romance mélancolique d'une jeune fille attardée, qui rentrait au village. Peu à peu la voix se rapprocha, et j'entendis bientôt le bruit des pas qui retentissaient sur le sentier. Je me penchai alors au-dessus du rocher, et reconnus Cicia, marchant lentement, appuyée au bras de sa sœur. La nuit était si transparente que je pus examiner ce visage calme et doux, mais frêle et amaigri par une souffrance secrète. Pauvre fille, victime du réel, de la brutalité d'un père bon et grossier, pauvre *Mignon*, rêvant, sous ces bosquets d'orangers et de myrthes, les brouil-